



VIVRE TOUJOURS INTENSÉMENT LE RÉEL

Notes des interventions de Davide Proserpi
et Julián Carrón à la journée de début d'année
des adultes et des étudiants de CL.
Mediolanum Forum, Assago (Milan), 1^{er} octobre 2011.

JULIÁN CARRÓN

Tout commencement comporte toujours une attente. Plus nous reconnaissons quelle est la nature de notre attente, et plus nous sommes conscients que nous ne pouvons pas y répondre nous-mêmes, en dernière analyse. Pour cela, l'attente d'un homme adulte devient demande, demande au Seul qui peut vraiment répondre à la portée de notre attente. Pour cela, puisque nous voyons cette attente palpiter en nous, au début de ce geste, demandons l'Esprit, le seul en mesure d'y répondre.

Discendi, Santo Spirito

DAVIDE PROSPERI

Demandons-nous quel est le sens de nous retrouver ici (nous qui sommes à Milan et tous les autres en liaison satellite depuis toute l'Italie et depuis l'étranger), pour recommencer ensemble cette année. La réponse, c'est qu'aujourd'hui plus que jamais, nous en avons besoin. Nous avons besoin de nous rappeler les raisons pour lesquelles il vaut la peine de recommencer, parce que nous sommes plongés dans une grande confusion, sociale, politique, mais surtout dans une grande crise économique et du travail qui met sérieusement en péril l'espérance d'un peuple. Alors, nous sommes ici pour nous dire pourquoi il vaut la peine de recommencer.

Le pape, en intervenant au Parlement allemand la semaine dernière, au cours de son voyage en Allemagne, a posé sans ambiguïté le problème radical de ce que veut dire aujourd'hui faire face à l'urgence du bien d'un peuple : « Il faut ouvrir à nouveau tout grand les fenêtres, nous devons voir de nouveau l'étendue du monde, le ciel et la terre » (Benoît XVI, *Discours au Parlement fédéral*, Berlin, 22 septembre 2011). Mais comment le réalise-t-on ? Comment trouver l'entrée, dans cette immensité, dans cet ensemble ? Comment la raison peut-elle retrouver sa grandeur sans glisser dans l'irrationnel ?

Le 26 janvier dernier, en présentant *Le Sens religieux*, le père Carrón a lancé à tout le

mouvement le grand défi de cette année : le sens religieux comme vérification de la foi. Que veut dire : la foi vécue comme jugement sur la réalité est capable de susciter une humanité pleine, une raison qui résiste aux assauts de notre temps, dominé, comme l'a dit le pape, par une conception positiviste ?

Cette hypothèse a tout de suite été mise à l'épreuve au cours des élections administratives du printemps dernier. Et avant cela, nous avons été provoqués par le tract intitulé *Les forces qui changent l'histoire sont les mêmes qui changent le cœur de l'homme*. Au début, certains l'ont interprété comme s'il manquait quelque chose, comme si l'on avait peur de prendre position jusqu'au bout, en se contentant des raisons d'une position ultime. Mais que cela se soit produit est un bien, parce que cela nous a obligés à nous demander d'une manière non superficielle combien les raisons données étaient décisives pour défier le monde. En effet, nous avons dû entrer dans le vif du sujet (et nous ne nous sommes certes pas épargnés), nous avons voulu vérifier si les raisons de ce que nous défendons, qui n'est pas un parti mais une expérience, justement « ce que nous avons de plus cher », tenaient. Nous avons dû vérifier si les critères pour regarder les choses qui naissent de notre expérience étaient suffisantes pour tenir une position originale face à tous, pour nous permettre, d'abord à nous, de vivre pleinement cette circonstance. Ou bien si, au contraire, il y avait besoin d'ajouter quelque chose d'autre, un critère différent, une stratégie différente. Mais si nous avons ajouté un autre critère (un critère, disons « politique », ou de toute façon « davantage politique »), à un moment donné nous aurions dû choisir entre l'un et l'autre, parce que, tôt ou tard, un critère doit bien prévaloir.

Alors la question est : l'expérience chrétienne peut-elle être suffisante pour déterminer une position et un jugement intégral sur la réalité, ou bien non ? Voilà, nous avons choisi d'assumer ce risque pour nous-mêmes. Et le résultat, nous l'avons vu au Meeting, où l'irréductibilité de notre position sur la politique, comme sur tout le reste, a été évidente pour tout le monde. Après le



Bureau de nuit, 1940.

Meeting, même les journaux laïques, bien que ne comprenant pas complètement d'où vient cette position, ont dû admettre, comme l'a fait Michele Smargiassi dans la *Repubblica* du 26 août : « Peut-être faut-il définitivement écarter la question-ri-tournelle de chaque année : "Avec qui est CL ?". CL, depuis toujours, est avec CL ». (Voir : « Noi, il popolo di Dio », dans la *Repubblica*, 26 août 2011, p. 37). Et nous lui en sommes reconnaissants. Cette irréductibilité n'est pas stratégique mais naît d'un jugement sur ce que nous sommes, et c'est cela qui nous rend libres, libres et donc faisant figure d'autorité. Paolo Franchi, éditorialiste du *Corriere della Sera*, a écrit sur *ilsussidiario.net* du 29 août : « Le Meeting a une longue tradition d'ouverture, désormais consolidée, la certitude de soi (...). À une époque qui semble marquée par une guerre de tout le monde contre tout le monde, tout aussi féroce qu'improductive, au centre du Meeting de cette année, on a assisté à la

recherche de ce qui peut et doit se faire ensemble sans que personne doive risquer son âme, mais au contraire, en essayant de faire en sorte que chacun puisse rechercher ce qu'il y a de meilleur au sein de sa propre histoire et de sa propre culture, la partie la moins caduque, la plus vivace » (voir : « Io, relativista, vi spiego perché ho sbagliato a non andare a Rimini » [*Moi, relativiste, je vais vous expliquer pourquoi j'ai eu tort de ne pas aller à Rimini* » ; *ndt*], *ilsussidiario.net*, 29 août 2011). Et ce n'est pas nous qui le disons.

Cette année, le Meeting a marqué une nouvelle étape. Dans la situation de totale incertitude dans laquelle tout le monde, vraiment tout le monde, ne fait que se lamenter (on n'entend personne donner un seul nouveau jugement d'espérance), beaucoup s'attendaient à trouver au Meeting la même confusion, la même incertitude du monde, en regardant peut-être du coin de l'œil à quel pouvoir ils pourraient se raccrocher. Parce

que c'est la seule réponse que l'on peut attendre en dehors d'une conception comme celle que nous sommes en train de décrire. Au contraire, ceux qui attendaient cela sont restés désorientés parce qu'ils ont vu un jugement différent, une expérience de certitude qui n'est pas déterminée par les circonstances, qu'elles soient positives ou négatives, mais qui est le fruit d'une position originelle par rapport à la réalité. On l'a vu à de nombreuses occasions : une idée nouvelle d'œcuménisme, où une amitié mystérieuse avec des personnes de toute croyance est née de la reconnaissance que l'expérience que l'on a vue (n'oublions pas qu'en octobre 2010, le Meeting du Caire a eu lieu pour la première fois), est un point éducatif pour tous : le recteur de l'université égyptienne al-Azhar, par exemple, a demandé à Savorana s'il pouvait envoyer quelques uns de ses étudiants en Italie pour connaître l'expérience d'où naît le Meeting. Les philosophes Costantino Esposito et Fabrice Hadjadj nous ont montré que l'expérience chrétienne répond au drame de la pensée moderne. Pensons également à la rencontre sur « L'Italie unie, histoire d'un peuple en chemin », avec Giuliano Amato, Marta Cartabia et Maria Bocci. Ou bien, encore, considérons la réaction de Sergio Marchionne qui cette année est revenu deux fois au Meeting et a dit à la télévision : « Je m'intéresse à la qualité des gens qui sont ici. Ce sont des gens vrais, qui agissent. C'est la simplicité de l'agir. Dans un pays qui parle tant, ce sont des gens qui agissent. C'est un bel endroit où venir » (entretien accordé au *TgMeeting*, 24 août 2011). Nous les avons tous vus, ces jeunes, sur les parkings sous le soleil, dans les cuisines, aux expositions, à l'exposition sur les 150 ans de la subsidiarité : des jeunes qui ont des attentes pour l'avenir, qui voient le monde où ils sont et ont cependant une grande envie de construire, parce qu'il y a une expérience vivante qui est davantage positive que toute la négativité qu'ils entendent autour d'eux. Et c'est là que nous devons regarder. Au fond, c'est aussi le souhait que nous a fait le président Napolitano lorsqu'il a dit, en inaugurant le Meeting : « Dans ce temps de l'incertitude, apportez votre soif de certitude ». Notre tâche n'est pas que tout le monde pense comme nous, mais que cette soif de certitude devienne contagieuse.

Récemment, en réagissant à ces faits, Carron nous a dit : « Quand ces choses-là sont-elles une présence et suscitent-elles de la curiosité ?

Lorsqu'elles font émerger dans le réel la présence d'une réalité inexplicable : le Mystère. Nous devenons intéressants lorsque, dans la réalité, émerge un excédent, qui est ce qui attire vraiment ». Le Mystère comme réalité présente, bien que n'étant pas mesurable, et même justement à cause de cet excédent par rapport à notre mesure, accompli, nous accomplit, rend accompli le rapport de la raison avec la réalité.

Permettez-moi de raconter un fait qui m'est survenu cet été et qui m'a éclairé sur ce que nous sommes en train de dire. Au cours d'une promenade en montagne, il y avait un point très exposé, la crête était éboulée et un trou était resté ouvert, large d'un peu plus d'un mètre qui donnait sur le vide. Sur le sentier, devant, il y avait un adulte et deux petits enfants ; à un moment donné, l'adulte est passé et le premier enfant est passé aussi, tandis que le second est resté bloqué. Au début, mon interprétation m'a fait penser que c'était dû à une question psychologique, à une incertitude que le premier, peut-être plus hardi, n'avait pas. J'ai découvert ensuite que le premier était le fils de l'adulte alors que le second était un ami. Et là, la question s'est éclaircie pour moi. Pour le second, la réalité n'était que ce trou qui donnait dans le vide, il n'y avait que « le problème » qu'il devait surmonter et il ne savait pas s'il allait en avoir la force. C'est pour cela qu'il était resté bloqué. Alors que pour le premier, la réalité c'était le trou et le père, le père qui était là avec lui et qui était passé, qui était déjà passé, les deux choses ensemble. Il y a une affection, il y a une Présence qui domine la réalité : si la raison ne reconnaît pas cette Présence dans la réalité, la réalité est réduite et la raison est bloquée.

C'est pour cela qu'une raison libre, capable de demeurer face au réel, est une raison affective. Où puise-t-elle cette certitude que nous avons tous vue à Rimini, au point que même les personnes éloignées de notre expérience l'ont reconnue ? Évidemment, il ne s'agit pas d'être sûr de soi, comme une autosuffisance dans laquelle nous croyons pouvoir vivre. C'est justement le contraire : la certitude est un lien affectif avec la vérité, et c'est cela, seulement cela, qui peut nous rendre libres par rapport à n'importe quel pouvoir.

Alors, si ce dont nous avons le plus besoin pour vivre (comme l'air que nous respirons) est une raison capable de reconnaître le réel dans toute sa profondeur, nous te demandons : où naît et comment se réalise une telle raison ? >>>

» **JULIÁN CARRÓN**

I. « FIXER COMME PRÉSENCE LES CHOSSES PRÉSENTES »

Une raison capable de reconnaître le réel dans toute sa profondeur naît et se réalise dans l'événement chrétien. C'est en raison de l'événement chrétien que la raison accomplit sa nature d'ouverture face à Dieu qui se dévoile. On comprend pourquoi don Giussani dit que « tout le problème de l'intelligence est résumé » dans l'épisode de Jean et André (Luigi Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris, 2008, p. 216). Pour cette raison, le 26 janvier dernier (à l'occasion de la présentation du *Sens Religieux*) nous avons commencé en rappelant que « le cœur de notre proposition est [...] l'annonce d'un événement qui s'est produit, qui surprend les hommes de la même manière que l'annonce des anges à Bethléem surprit de pauvres bergers, il y a deux mille ans. Un événement qui se produit, avant toute considération sur l'homme religieux ou non religieux » (Luigi Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Edit-Il Sabato, Rome/Milan, 1993, p. 38). Et à quoi voit-on qu'il est entré dans notre vie ? Au fait que « cet événement – dit don Giussani – ressuscite ou renforce le sens élémentaire de dépendance et le noyau d'évidences originelles auquel nous donnons le nom de “sens religieux” » (*ibidem*).

C'est la raison pour laquelle l'événement chrétien rend l'homme homme, c'est-à-dire davantage en mesure de vivre selon ses évidences originelles, davantage en mesure d'être frappé par le réel, de vivre la réalité selon sa vérité, parce que capable d'employer la raison selon sa vraie nature d'ouverture à la totalité de la réalité. Seule une « raison ouverte au langage de l'être » (Benoît XVI, *Discours au Parlement fédéral*, Berlin, 22 septembre 2011), comme vient de le dire le pape en Allemagne, peut atteindre le réel, sans rester prisonnière des interprétations qui n'ajoutent qu'incertitude à l'incertitude, comme nous le voyons aujourd'hui à tous les niveaux.

Pour cela, nous qui participons à cet événement dans la communauté chrétienne, nous devrions surprendre dans notre expérience que nous sommes davantage « vulnérables » face à l'être des choses, plus en mesure d'être frappés, de nous émerveiller, parce que c'est dans la relation avec le réel, face à sa femme ou à ses enfants, à ses collègues ou bien aux circonstances, au soleil ou aux étoiles, que nous

vérifions notre foi. S'il est vrai que tout homme est frappé face au réel, chacun de nous devrait être davantage aidé à cela par le fait d'avoir été réveillé par la rencontre chrétienne, de sorte que la réalité nous parle davantage, nous surprenne davantage.

Mais nous savons tous que très souvent il n'en est pas ainsi. Don Giussani nous vient en aide une fois encore pour identifier où se situe la question. En s'adressant aux prêtres du *Studium Christi*, en 1995, il disait : « La racine de la question est le facteur constitutif de ce qui existe, et le mot le plus important pour désigner le facteur le plus important de ce qui existe, est le mot présence. Mais nous ne sommes pas habitués à regarder comme une présence une feuille présente, une fleur présente, une personne présente, nous ne sommes pas habitués à fixer comme présence les choses présentes. Nous sommes très approximatifs par rapport à cela » (Milan, 1^{er} février 1995). Et il nous le dit à nous, à nous qui avons déjà rencontré le Christ et dont le moi a été réveillé par cette rencontre. Parce que nous pouvons tous faire tout de suite cette vérification et juger à quel point Giussani a raison : il suffit que chacun observe ce qui s'est produit aujourd'hui, si l'on a été surpris, ne serait-ce qu'un

instant, par la présence des choses présentes.

Ne pas se rendre compte des choses présentes comme présence ne veut pas dire les nier. Entendons-nous, nous pouvons les accepter et les reconnaître – insiste encore don Giussani – et toutefois les tenir pour acquises. Il a parfaitement raison : « Nous ne sommes pas habitués à fixer comme présence les choses présentes ». Depuis la réalité, jusqu'à son mari ou à sa femme, jusqu'à nous-mêmes.

Qu'est-ce que don Giussani doit avoir vu chez nous, il y a des années, en observant notre réaction à sa lettre à la Fraternité (du 23 juin 2003), consacrée au thème de l'Être, pour arriver à dire : « J'ai découvert ces jours-ci que l'Être ne palpite chez personne ! » ? Benoît XVI a identifié la conséquence de cette position : « La plus grande partie des gens, même des chrétiens, tient aujourd'hui pour acquis (...) Dieu » (Benoît XVI, *Rencontre avec les représentants du Conseil de l'Église évangélique en Allemagne*, Erfurt, 23 septembre 2011).

Dans sa simplicité, cette lettre d'un jeune étudiant de Rome exprime bien la question :

**Une raison capable
de reconnaître le réel
dans toute sa profondeur
naît et se réalise
dans l'événement chrétien.
C'est en raison de l'événement
chrétien que la raison
accomplit sa nature
d'ouverture face à Dieu
qui se dévoile.**

« En novembre de l'année dernière, j'ai eu un accident qui m'a obligé à rester immobilisé au lit pendant plus de trois mois. Cela a été très dur. Je ne pouvais pas bouger. Toute activité m'était interdite, toute activité, je ne pouvais même pas étudier, à cause des antidouleurs que je prenais, qui m'empêchaient toute activité demandant un minimum de concentration. Trois mois au lit, sans bouger, immobile. Je me souviens cependant que deux mois après avoir recommencé à marcher, en regardant des photos de moi au lit entouré d'amis, je me tournai vers ma mère et lui dis presque instinctivement : "Regarde quelle belle photo ! En tous cas, cela a vraiment été une belle période !". En regardant en arrière, je peux dire que, dans l'immense peine à rester immobile au lit, dans toute l'impatience à vouloir me remettre vite debout, il y avait quelque chose qui ne me rendait pas malheureux ; au contraire, j'étais en dernière analyse heureux dans cette peine.

Pour deux raisons. La première, c'est que dans toute la souffrance j'ai toujours été soutenu, d'une manière libre et gratuite : par les visages

des amis qui se consacraient infatigablement à moi, comme par mes parents qui me disaient toujours d'offrir la peine et la douleur. Je m'apercevais qu'on se consacrait totalement à moi : totalement et minutieusement. La seconde raison, c'est que les choses, même les plus petites, n'étaient plus données pour acquises : j'étais surpris par un plat de pâtes un peu plus élaboré que d'habitude, par la compagnie que je voyais autour de moi, par le fait que mes sœurs, avant de s'endormir, mettaient le vase de nuit près de mon lit, sans que je le leur demande. Jusqu'à en arriver, un matin, tandis que l'ambulance me transportait à l'hôpital pour des examens, à m'émerveiller de revoir le ciel : que le ciel existe, je le savais déjà, mais enfin je m'étais aperçu qu'il existait, qu'il était là. [Lorsque quelqu'un s'en rend compte une fois dans sa vie, il comprend combien de fois le ciel n'a pas été quelque chose de présent pour lui]. Je ne faisais rien,

je ne pouvais rien faire, et pourtant, dans toute cette douleur, dans toute cette impatience, je n'étais pas malheureux. Toute chose était prise pour la valeur qu'elle avait, rien n'était plus pris pour acquis. Et le fait de reconnaître la valeur des choses me rendait heureux.

Maintenant, quatre mois après avoir recommencé à marcher, je m'aperçois que cette tension vers les choses est déjà altérée : le plat de pâtes le plus élaboré est redevenu un plat de pâtes normal, les choses sont une fois encore à l'ombre de ma mesure et de ma complaisance... Quel est le chemin qui peut me rendre cette condition, qui peut me faire toujours vivre cette expérience ? ».



Chop Suey, 1929.

Nous pouvons tous nous reconnaître dans cette situation : si nous ne voyons pas continuellement l'être vibrer en nous, tout redevient plat à nouveau et cette question redevient plus urgente en chacun de nous : quel est le chemin qui peut me rendre cette condition qui permet de ne pas tenir tout pour acquis, mais de me surprendre de tout ?

Pour répondre à cette question, il faut comprendre pourquoi cela nous arrive. Pourquoi, après une expérience comme celle décrite, recommençons-nous à tenir tout pour acquis et ne nous émerveillons-nous plus de rien ? Don Giussani identifie les raisons dans *Ce que nous avons de plus cher*, le livre de l'Équipe des étudiants publié cette année :

1) Cela se produit – dit Giussani – à cause d'une raison faible, c'est-à-dire d'un usage réduit de la raison qui, n'étant pas en mesure de saisir la présence des choses présentes, nous conduit à tout donner pour acquis. C'est une raison fragile à cause de laquelle le réel n'a pas de prise sur nous, ne nous frappe pas et tout devient à nouveau gris. Cet usage de la raison conduit à une conséquence inévitable.

2) Une division entre la reconnaissance et l'affectivité, entre la reconnaissance et être attaché à la reconnaissance : le moi reste divisé entre la ➤

» reconnaissance (qui reste abstraite) et l'affectivité (qui fluctue). Comme la raison n'est pas en mesure d'atteindre la réalité, l'affectivité ne s'attache pas, elle reste fluctuante et rien ne nous saisit.

Don Giussani nous donne même un exemple de cela : « Au début de l'époque moderne, Pétrarque admettait toute la doctrine chrétienne, et comment ! Il la ressentait encore mieux que nous, mais sa sensibilité ou affectivité fluctuait de manière autonome » (voir : *Ciò che abbiamo di più caro. 1988-1989*, Bur, Milan, 2011, p. 156). C'est-à-dire que le seul fait d'affirmer la doctrine chrétienne comme un discours n'est pas en mesure d'entraîner l'affectivité en générant cette unité de raison et d'affection sans laquelle on ne connaît pas, et le moi reste divisé. Nous pouvons affirmer la doctrine chrétienne (comme déclarer que le ciel existe) comme un a priori abstrait : il n'y a pas de vibration, il n'y a pas d'attachement, il n'y a pas quelque chose en dehors de nous qui nous sauve de nous-mêmes et de notre mesure. Telle est « l'anorexie de l'humain » qui est à l'origine de la confusion, de l'égarement, de l'incertitude où très souvent nous nous trouvons à vivre ces temps-ci, dans lesquels nous nous voyons fluctuer, comme un caillou emporté par les opinions, par les états d'âme, sans être en mesure de s'attacher à quelque chose de réel présent, ni de s'intéresser vraiment à quelque chose. Cette anorexie ne se résout pas en augmentant les discours, mais en éduquant la raison à s'ouvrir au « langage de l'être ».

Ce que veut dire cette ouverture à l'être, un épisode de la vie de don Giussani l'illustre bien et m'a toujours marqué. Écrivant à Angelo Majo, il dit ce qu'il voit chez ceux qui sont ses amis : « Il y quelques soirées de cela, en réfléchissant, j'ai découvert que le seul ami que j'avais, c'était toi ». Et pourquoi le considère-t-il comme son ami ? Parce que « cette palpitation ineffable et totale dans mon être face aux "choses" et aux "personnes", je ne parviens à la capter que dans ta manière de réagir » (voir : *Lettere di fede e di amicizia ad Angelo Majo*, San Paolo, Cini-sello Balsamo - Milan, 2007, p. 103). Parmi toutes les choses que don Giussani pouvait regarder pour identifier qui était son ami, laquelle désigne-t-il ? Encore une fois, cela nous ébahit : pas une intelligence particulière, pas une capacité de dominer sa pensée, pas une cohérence éthique à admirer, mais la « vibration ineffable et totale » face à l'être, qu'il saisit dans la manière de réagir de son ami. Alors on comprend pourquoi la racine de la question c'est que nous avons du mal, nous ne sommes pas

habitué à regarder comme présence une feuille présente, nous ne sommes pas habitués à saisir, à fixer comme présence les choses présentes. Non que l'on nie la présence des choses. Simplement, on les tient pour acquises. On le voit au fait qu'il n'y a même pas un instant d'émerveillement. Nous n'avons rien fait d'erroné, simplement nous n'avons pas surpris l'être vibrer en nous. Nous savons tous à quel degré d'insupportabilité on peut arriver quand la vie devient à ce point privée d'émerveillement.

On comprend, alors, l'urgence de s'habituer à fixer comme présence les choses présentes, de telle manière que nous puissions voir palpiter notre moi, quelles que soient les circonstances. Et puisque les choses sont, de toute façon, présentes, ce qui manque ce ne sont pas les choses, mais c'est un moi en mesure de se rendre compte de ce qu'il y a. Cela nous fait comprendre à quel point le climat rationaliste où nous vivons a une incidence sur nous, beaucoup plus que nous nous en rendons compte. Nous le voyons à la peine que nous avons à reconnaître la réalité selon toute sa nature. Aujourd'hui, ce qui domine c'est une conception positiviste, selon ses nouvelles traductions. Mais comme l'a encore rappelé le pape en Allemagne, « la vision positiviste du monde (...) n'est pas une culture qui corresponde et soit suffisante au fait d'être homme dans toute son ampleur. Là où la raison positiviste s'estime comme la seule culture suffisante, reléguant toutes les autres réalités culturelles à l'état de sous-culture, elle réduit l'homme, ou même, menace son humanité. (Benoît XVI, *Discours au Parlement fédéral*, Berlin, 22 septembre 2011).

Pour cela, don Giussani, dans le deuxième chapitre du *Sens religieux*, identifie clairement notre tâche : « Le problème véritablement intéressant pour l'homme n'est pas la logique – jeu fascinant –, ni la démonstration – curiosité attirante – : le problème véritablement intéressant pour l'homme est d'adhérer à la réalité, de se rendre compte de la réalité. Il s'agit donc d'une contrainte (quelque chose qui contraint), et non d'une cohérence. Le fait qu'une mère aime son fils ne constitue pas le terme d'un processus logique : c'est une évidence, ou une certitude, une proposition de la réalité dont on est obligé d'admettre l'existence » (Luigi Giussani, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003, p. 34). Seule l'évidence de la réalité peut avoir cette évidence qui nous contraint à reconnaître comme présence les choses présentes.

Aucun texte ne peut nous aider davantage à vérifier si la foi nous aide à reconnaître la réalité que ce chapitre dixième du *Sens religieux*, avec lequel nous reprenons

notre parcours de l'école de communauté, parce que ce chapitre est la description de ce qui se produit chez un homme face au réel qui s'impose. Conscient que nous sommes plongés dans une époque d'idéologies (rationalisme, positivisme), qui nous pousse à employer la raison de façon réduite, et donc à regarder la réalité selon cette réduction, don Giussani établit dès le début un principe de méthode pour lutter contre l'idéologie : partir de l'expérience, parce que la réalité – nous a-t-il toujours enseigné – se fait transparente dans l'expérience. Ce principe méthodologique, fixé dans le premier chapitre du *Sens religieux*, est décisif pour affronter le chapitre crucial de tout le livre, que don Giussani a défini par ces mots : « Le chapitre dixième du *Sens religieux* est la clef de voûte de notre manière de penser » (voir « Un uomo nuovo », *Tracce-Litterae Communionis*, n. 3, marzo 1999, p. IX).

Dès les premières répliques du chapitre, il nous invite à regarder la structure de notre réaction originelle face au réel, de telle manière que la réduction idéologique ne gagne pas en nous dès le premier contrecoup, pour ensuite décrire ce que veut dire suivre cette provocation du réel jusqu'à son origine, sans la bloquer à mi-chemin. Don Giussani décrit dans ce chapitre quel est le véritable itinéraire de la raison et de l'affection face à la réalité, itinéraire que doit parcourir celui qui veut sortir de la situation où l'on tient tout pour acquis, dans laquelle nous nous trouvons.

Pour cela, il commence avec une question : si ces demandes ultimes qui constituent le sens religieux sont l'étoffe de la conscience humaine, de la raison humaine, comment sont-elles suscitées ? « Pour répondre à cette question, nous devons préciser la réaction de l'homme devant la réalité » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 149). Don Giussani nous offre la méthode : « Si l'homme se rend compte des facteurs qui le constituent en s'observant en action, nous aurons la réponse à cette question en observant la dynamique humaine [dans son rapport] dans sa rencontre avec la réalité, rencontre qui met en mouvement le mécanisme qui révélera ces facteurs » (*ibidem*).

Et il ajoute une note fondamentale : « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité [combien de fois voulons-nous nous l'épargner, et surtout l'épargner à nos enfants !] parce que, par exemple,

il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui [c'est le moi qui est amoindri, c'est le moi qui manque] ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison » (*ibidem*). En effet, c'est dans le rapport avec la réalité que nous voyons grandir le sens de notre conscience, l'énergie et la vibration de la raison. Si donc nous voulons nous épargner le heurt avec la réalité en le remplaçant par des discours ou des commentaires, la conséquence inévitable sera que nous ne vibrerons plus face au réel.

À chaque phrase de ce chapitre, chacun de nous devrait regarder son expérience, quelle est sa réaction face aux choses, pour ne pas affronter tout le chapitre dixième en remplaçant le contrecoup de l'être par ses commentaires sur le texte, en parlant de l'émerveillement sans s'émerveiller (entre paren-

thèses, c'est très ennuyant, en plus d'être inutile !). Le premier point que don Giussani aborde dans le chapitre est justement ceci : l'émerveillement de la présence.

Nous ne sommes pas habitués à regarder comme une présence une feuille présente. Non que l'on nie la présence des choses. Simplement, on les tient pour acquises. Nous savons tous à quel degré d'insupportabilité on peut arriver quand la vie devient à ce point privée d'émerveillement.

2. L'ÉMERVEILLEMENT DE LA « PRÉSENCE »

Pour nous aider à reconnaître les choses présentes comme présence, quel est le premier geste génial de don Giussani ? Rompre l'évidence avec laquelle nous regardons le réel, notre manière de tout tenir pour acquis. Comme nous l'avons vu, nous avons l'habitude de regarder le réel comme évident. Pour nous arracher cette évidence, don Giussani nous invite à accomplir un effort d'imagination : « Supposez que vous naissiez, que vous sortiez du ventre de votre mère, à l'âge que vous avez maintenant, au stade de développement et de conscience où vous êtes arrivés. Quel serait le premier, le tout premier sentiment, c'est-à-dire votre première réaction en face de la réalité ? » (*ibidem*). Chacun doit essayer de s'identifier avec l'expérience que don Giussani nous suggère, en essayant de le suivre. Et la forme la plus simple, c'est de retrouver dans sa propre expérience un fait qui l'illustre. Comme celui que m'a raconté mon ami Alexandre, un médecin du Brésil.

Cet été, avec un groupe d'ami étudiants de langue portugaise (brésiliens, portugais, mozambicains) il est allé faire une promenade au Colle San Carlo, à La Thuile. Pendant qu'il marchait, il pensait à ce qu'il allait dire en arrivant. Il se disait : « Je leur ferai »

» remarquer le panorama, nous chanterons quelques chants, etc. ». Mais à peine arrivés, avec le Mont Blanc qui se dressait devant eux et que beaucoup voyaient pour la première fois, ils sont tous restés en silence. Tandis qu'ils se tenaient là, tous en silence, ils ont entendu arriver un second groupe qui était resté derrière eux. Les personnes marchaient en parlant à haute voix. Et notre médecin a commencé à penser à ce qu'il allait leur dire en arrivant : « Je les ferai se taire ». Mais tandis qu'il pensait tout cela, ils sont arrivés et la présence du Mont Blanc a été si imposante et si évidente qu'eux aussi sont restés en silence. Ce petit fait montre combien l'image employée par don Giussani pour décrire l'ouverture des yeux par la conscience que nous avons maintenant n'est pas du tout quelque chose de forcé.

« Si j'ouvrais grands les yeux en quittant en cet instant le sein de ma mère, les choses me frapperaient d'émerveillement et d'étonnement, comme devant une "présence". Je serais saisi d'émerveillement devant une présence que l'on appelle "chose" dans le langage courant » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 150). C'est la même invitation que nous fait le pape : « Comment la raison peut-elle retrouver sa grandeur sans glisser dans l'irrationnel ? Comment la nature peut-elle apparaître de nouveau dans sa vraie profondeur, dans ses exigences et avec ses indications ? (...) Il faut ouvrir à nouveau tout grand les fenêtres, nous devons voir de nouveau l'étendue du monde, le ciel et la terre » (Benoît XVI, *Discours au Parlement fédéral*, Berlin, 22 septembre 2011).

Pour nos amis qui étaient en excursion comme pour nous, ces choses ne sont pas évidentes, et cela se voit à l'émerveillement qu'elles engendrent. Il suffit de lire les adjectifs avec lesquels don Giussani décrit ce contrecoup : dominé, investi par le choc, stupéfait, rempli de cette merveille, de cet émerveillement, qu'aucune situation de ce monde, aucune crise, ne peut éviter : rien ne peut empêcher le choc de l'être ni de nous remplir de cette présence, ni de faire vibrer tout notre être et de repartir.

« L'être : non pas comme entité abstraite, mais comme présence, une présence que je ne crée pas moi-même, mais que je trouve, qui s'impose à moi » (*Le Sens religieux*, op. cit., p.150). Et alors, je parviens à fixer comme présence les choses présentes. Et cela

apporte dans la vie de chacun le réveil de son propre moi humain. Nous savons bien quel degré d'intensité notre moi acquiert lorsque cela se produit, de quelle palpitation on fait l'expérience.

« La stupeur, l'émerveillement suscités par cette réalité qui s'impose à moi, devant cette présence qui m'assaille, est à l'origine du réveil de la conscience humaine » (*ibidem*) Je découvre en moi une intensité inconnue, à cause de « cette expérience originelle de l'"autre". L'enfant la vit sans s'en apercevoir parce qu'il n'est pas encore totalement conscient ; mais l'adulte qui ne la vit pas ou ne la perçoit pas en homme conscient est moins qu'un enfant, il est comme atrophié » (*ibidem*). Voilà le manque du moi,

qui est comme atrophié, comme un caillou qui ne s'émerveille pas de la beauté des montagnes, qui ne vibre pas face à l'être des choses. Comprendons ce que serait la vie de chacun de nous si nous perdions cette capacité à nous émerveiller ! Et quel don que l'événement chrétien qui nous rend davantage capables de nous émerveiller de tout ! Heschel a raison : « Privés de merveille, nous restons sourds au sublime » (voir A.J. Heschel, *Dio alla ricerca dell'uomo*, Borla, Turin, 1969, pp. 273-274). C'est-à-dire, nous perdons le meilleur. Et aucune distraction créée artificiellement par la suite, comme celles que la société d'au-

jourd'hui invente, ne pourra nous le rendre.

« C'est pourquoi, le tout premier sentiment de l'homme est celui de se trouver en face d'une réalité qui ne lui appartient pas, qui existe indépendamment de lui et dont il dépend ». Elle est là, elle est là, elle est là ! « Traduit de façon empirique, c'est la perception originelle d'une donnée » (*Le Sens religieux*, op. cit., p.150) ; selon son sens de participe passé, « donné » implique quelque chose qui « donne ». Tout m'est donné, offert. Parvenons-nous à imaginer ce que serait la vie si nous vivions chaque chose comme « donnée », comme un cadeau, si nous reconnaissons de cette manière n'importe quelle chose présente et si elle nous faisait palpiter ? N'importe quelle circonstance serait différente.

Une amie m'écrit : Ciao, Julián ! Je t'écris depuis la chambre de l'hôpital où ma mère a été admise, elle a subi une petite intervention chirurgicale. Quel miracle que cette journée commencée sous le signe de la non-

C'est dans le rapport avec la réalité que nous voyons grandir le sens de notre conscience, l'énergie et la vibration de la raison. Si donc nous voulons nous épargner le heurt avec la réalité en le remplaçant par des discours ou des commentaires, la conséquence inévitable sera que nous ne vibrerons plus face au réel.



La colline au phare, 1927.

évidence ; j'ai eu l'impression de vivre en direct ce qui est décrit dans le dixième chapitre du *Sens religieux*. Voir ma mère descendre dans la salle d'opération sous anesthésie, cela m'a poussée à la regarder avec une grande tendresse : non seulement parce qu'elle est ma mère mais parce que ce matin, sa présence me réveillait à prendre conscience que l'évidence la plus grande et la plus profonde que je perçois, c'est que je ne me fais pas de moi-même, je ne suis pas en train de me faire moi, je ne me donne pas l'être, je ne me donne pas la réalité que je suis, je suis "donnée" ! Cela n'allait pas de soi que ce matin ma mère me soit donnée, et que moi je me regarde comme un don ! ».

Mais quel est le principal obstacle à cette manière de regarder ? C'est que, comme nous l'avons vu, nous tenions pour acquise cette donnée, que nous ne percevions pas la réalité comme donnée. On part en sautant par-dessus le fait que nous existons, le fait que nous sommes donnés, l'existence des choses. Et quel est le signe le plus évident que nous sautons par-dessus l'être des choses ? Le manque d'émerveillement. C'est malheureusement la position la plus courante, la plus enracinée en nous face à la réalité. « Nous n'avons pas l'habitude – telle est la portée de ce que dit don Giussani – de regarder comme présence les choses présentes ». C'est pour cela qu'il est si rare de voir palpiter l'être chez quelqu'un ! Et lorsque nous le voyons palpiter en nous-mêmes,

c'est un émerveillement, tant il est rare que cela se produise.

À ce stade, nous pouvons mieux comprendre combien il est décisif pour chacun de nous d'apprendre, afin que cela devienne habituel, cette attitude suggérée par don Giussani : « Le terme "donnée" est vibrant d'une activité devant laquelle je suis passif : et c'est une passivité qui constitue mon activité originale, qui est de recevoir, de constater, de reconnaître » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 151). La première activité, mes amis, c'est cette passivité sans laquelle je ne me rends pas compte du donné, de la réalité comme donnée, comme un don qui m'est fait. Si nous ne voulons pas perdre le réel dans chaque détail, cette indication de don Giussani doit devenir familière en nous : la première activité est cette passivité. Mais nous devons faire attention au type de passivité dont nous parlons pour ne pas tirer la conclusion, comme d'habitude, qu'il ne faut rien faire. La passivité dont il s'agit, c'est un « recevoir, constater, reconnaître » la réalité comme donnée. C'est-à-dire exactement le contraire de la tenir pour acquise. Et à quoi pouvons-nous reconnaître que nous faisons l'expérience même dont parle don Giussani et que nous ne répétons pas simplement un slogan ? À l'émerveillement, au réveil de l'humain en nous.

La présence est si évidente qu'elle nous permet de nous apercevoir qu'elle est là, parce que ➤

» « “L’évidence est une présence inexorable !” La perception d’une présence inexorable ! » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 151). Regardez quelle expression synthétique : s’apercevoir d’une inexorable présence. Ça, c’est traiter les choses présentes comme une présence : s’apercevoir d’une inexorable présence. Cette perception ne pourra jamais se réduire à un « enregistrement à froid » : c’est un « un émerveillement porteur d’une attirance », c’est « cet émerveillement qui fait surgir en nous la demande ultime » (*ibidem*) ; la demande religieuse.

En effet, la religiosité naît de cet attrait. Le premier sentiment de l’homme est cet attrait ; la peur – que l’on désigne si souvent comme l’origine de la religiosité – n’apparaît qu’en second lieu. « La religiosité est avant tout l’affirmation et le développement de cette attraction [de l’être. C’est ce qu’il nous faut, le développement de l’attrait de l’être]. Il y a une évidence première et un émerveillement propres à l’attitude du véritable chercheur. L’émerveillement de la présence m’attire : voilà comment la recherche naît en moi » (*ibidem*).

Quelle simplicité faut-il pour se laisser attirer par cette présence qui, par la palpitation qu’elle provoque en moi, devient intéressante au point de susciter la recherche ! Si cette recherche ne s’arrête pas, ne se bloque pas, pour expliquer cette présence, cette donnée, nous devons admettre quelque chose d’autre. Mais souvent, nous bloquons cette recherche, et on le voit aux innombrables fois où nous entendons dire : pourquoi face à la réalité faut-il amener sur le tapis le Mystère, le Tu, Dieu ? On se demande cela, comme si le renvoi à un autre facteur au-delà et dans ce qui se voit, pas en-dehors, mais au-delà et dans ce qui se voit, n’était pas contenu dans ce qui se voit, dans l’expérience de ce qui se voit, dans le donné, mais était construit par nous-mêmes. Assurément, ce renvoi est saisi par le sujet, mais appartient à l’objet, à la chose, à l’expérience de la chose.

Pour cela, quelqu’un qui, partant de ce qu’il y a, en tant que véritable chercheur, ne bloque pas le rappel inscrit dans l’expérience des choses et ne bloque pas sa curiosité, son désir de comprendre jusqu’au bout, d’expliquer de manière exhaustive le donné, ne peut pas ne pas reconnaître quelque chose d’autre comme partie de la présence qui est là. Comme le décrit le dialogue entre Dieu et Job : « Où étais-tu quand je fondai la terre ? », c’est-à-dire : est-ce toi qui as généré cette réalité qui te frappe ? « Parle, si ton savoir est éclairé. Qui en fixa les mesures, le saurais-tu, ou qui tendit sur elle le cordeau ? » (*Jb* 38, 4-5).

Tout ce qui est crie sa dépendance d’un Autre. Pour cela, il n’existe rien de plus approprié, de plus adhérent à la nature de l’homme que d’être possédé, de par une dépendance originelle. En effet, la nature de l’homme est d’être créé, et sa raison s’accomplit en reconnaissant cette implication ultime qui réside dans l’être des choses. Si on nie ce renvoi, si on nie l’au-delà de la chose, on nie la chose, l’expérience de la chose, on la détruit. Face à la gratuité abyssale du réel, il y a comme une étrange paralysie de la raison, qui se bloque. Mais si on nie cela, on nie la chose. C’est comme si à l’intérieur des choses il y avait une invitation, non pas ajoutée par le sujet mais reconnue par le sujet, parce qu’elle est le contenu du phénomène lui-même de la présence. C’est pour cela que la première intuition originelle est l’émerveillement face au donné. Je vous prie de ne pas considérer cela comme allant de soi, réduisant de nouveau l’expérience à une pensée : la pensée de l’émerveillement n’est pas l’émerveillement, comme la pensée d’être amoureux n’est pas être amoureux. Pour cela, don Giussani, dans le quatrième paragraphe du chapitre dixième – relatif au moi dépendant –, nous fait comprendre si nous avons réellement fait l’expérience de ce qu’il dit ou bien si nous avons simplement suivi la logique d’un discours sans même un instant d’émerveillement.

3. LE MOI DÉPENDANT

« Alors, quand il est réveillé dans son être par la présence, par l’attraction et l’émerveillement, reconnaissant et heureux parce que cette présence peut être bénéfique et providentielle, l’homme prend conscience de lui en tant que moi, et retrouve l’émerveillement originel avec une profondeur qui établit l’importance, la grandeur de son identité » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 156).

Le test pour vérifier si j’ai accusé le contrecoup de l’être, c’est, d’abord, que mon moi s’est réveillé. Nous le constatons souvent : nous reconnaissons qu’il est arrivé quelque chose à quelqu’un parce que le moi de cette personne s’est réveillé (« Mais que t’est-il arrivé ? », lui demandons-nous tout de suite). Deuxièmement, je suis reconnaissant et heureux (comme l’ami de l’accident). Je sais qu’est survenu ce contrecoup en moi parce que je perçois en moi-même une gratitude, une joie à cause de cette présence (je peux me trouver à l’hôpital, comme l’ami de la lettre, mais je suis reconnaissant et heureux parce que cette présence est là). Troisièmement, cela me rend conscient de moi, au point que, quatrièmement, la profondeur

de l'émerveillement établit la portée de mon identité. Regardez quel est le critère de mesure de notre identité ! Ce ne sont pas les titres universitaires ou l'argent que nous gagnons, ou bien le poste que nous occupons, qui établissent la portée de notre identité, mais la profondeur de l'émerveillement qui me rend conscient de moi-même.

« En ce moment – poursuit don Giussani – si je suis attentif, c'est-à-dire si je suis mature, je ne peux nier que l'évidence la plus grande et la plus profonde que je perçois est que *je ne me fais pas de moi-même*, je ne suis pas en train de me faire par moi-même. Je ne me donne pas l'être, je ne me donne pas la réalité que je suis, je suis "donné". C'est le moment adulte de la découverte de moi-même comme dépendant de quelque chose d'autre » (*ibidem*).

Chacun devra se demander si pour lui-même, « je ne me fais pas de moi-même » est « l'évidence la plus grande ». Pour nous, la bouteille ou le verre est évident, mais que « je ne me fais pas de moi-même » n'est pas si évident, et cela se voit à la question qui revient souvent entre nous : pourquoi, face au réel ou face à mon moi, dois-je dire Tu ? Ne manque-t-il pas quelque passage ?

Pour répondre à cette question, nous devons essayer de suivre don Giussani sur son parcours jusqu'à la profondeur du réel si nous voulons en cerner l'origine. « En descendant au fond de moi-même, tout au fond, trouverai-je d'où je proviens ? Pas de moi mais *d'un autre*. Je me perçois comme un flot naissant d'une source. Il y a quelque chose d'autre qui est plus que moi, et qui me fait ». Et il donne un très bel exemple. « Si le flot d'une source pouvait penser, il percevrait au fond de son frais écoulement une origine qu'il ne connaît pas, qui est différente de lui » (*ibidem*).

« Descendre au fond de moi-même » est une invitation à un usage véritable, non fragile, de la raison, le seul en mesure de vaincre la séparation entre reconnaissance et affection. Notre difficulté à le faire, à suivre don Giussani en cela, est signe de notre manque de familiarité avec un usage complet, non positiviste, de la raison. Le mal que nous avons à arriver jusqu'au fond nous fait penser qu'il s'agit d'une opération mentale, d'une complication, d'une

sorte de création, et qu'en fin de comptes, le Tu est le fruit de nos efforts. Quelle sclérose du moi et de la raison ! Quel manque de « moi » ! Et quel manque de familiarité avec un usage approprié de la raison ! Nous pouvons le voir quand nous apprenons les mathématiques : pour ne pas nous tromper, nous devons faire tous les passages, pas après pas. Tout nous semble si artificiel ! Et pourquoi ? À cause d'un manque de familiarité avec un usage approprié de la raison. En effet, quand nous avons appris les mathématiques, tout devient agile, rapide et fascinant. Ou encore, lorsqu'on commence à jouer du piano, les mains ont l'air plâtrées. Mais quel délice lorsque l'agilité de nos doigts permet d'apprécier Mozart !

Mais nous, nous n'avons pas la patience de faire ce travail auquel don Giussani nous invite constamment. Cela nous semble compliqué, artificiel, justement. Et nous remplaçons la raison par le sentiment, parce que cela semble plus facile, plus immédiat : si je le sens, cela existe, si je ne le sens pas, cela n'existe pas. Telle est notre intelligence « logique » ! À ce stade, chacun de nous doit décider si suivre don Giussani – en descendant en soi-même jusqu'au fond – en apprenant cet usage de la raison pour reconnaître les choses présentes comme présence, ou bien

préférer faire autre chose en renonçant à le suivre. Mais puisque nous ne sommes pas habitués à faire ce parcours, nous préférons faire autre chose (lire, répéter des phrases), au lieu de nous impliquer pour apprendre à employer la raison comme lui. Et combien de fois succombons-nous à la tentation de nous échapper ! À cause de cela, ensuite, nous restons confus, dans l'incertitude, emportés comme un caillou par les opinions.

Seul celui qui suit don Giussani sur le parcours qu'il nous montre pourra voir se produire chez lui cette palpitation qui nous envahit quand nous entrons vraiment en rapport avec l'Être ; de la même manière que nous voyons palpiter le moi de chacun de nous face au tu de la personne aimée. Nous pouvons dire : « Tu » avec toute la palpitation que l'être de la personne aimée provoque en nous. Et quelle rébellion éprouverions-nous si quelqu'un – à qui il manque cette familiarité – voulait réduire cette ➤

Face à la gratuité abyssale du réel, il y a comme une étrange paralysie de la raison, qui se bloque. Mais si on nie cela, on nie la chose. C'est comme si à l'intérieur des choses il y avait une invitation, non pas ajoutée par le sujet mais reconnue par le sujet. C'est pour cela que la première intuition originelle est l'émerveillement face au donné.

» palpitation à une opération mentale, à une complication ! C'est comme voir la personne aimée réduite par le regard froid d'un autre. Mais si nous ne suivons pas don Giussani jusqu'à ce point, tout deviendra plat de nouveau, malgré tous nos commentaires, parce que nous n'acquerrons pas cette familiarité par un usage de la raison en mesure de nous faire vraiment adhérer au réel et de nous empêcher de continuer à fluctuer dans nos états d'âme.

Tout a la nature du signe, du flux. Le flux implique la source. Connaître signifie accepter d'accomplir le parcours qui va du flux vers la source. Voilà l'usage vrai, non fragile, de la raison. Si quelqu'un disait : « Moi » avec toute la conscience de ce qui est en train de se produire maintenant, en se voyant donner l'être – dont l'accroissement de l'être que le tu de la personne provoque en lui n'est qu'un pale reflet – avec quelle sorte de palpitation devrait-il dire : « Je suis "toi-qui-me-fais" » ! (*ibidem*). Comme nous le témoigne don Giussani : cette source qui « est davantage que moi-même », je ne peux pas la penser sans tremblement et attrait. Mais pour nous, dire : « Tu », cela ne vaut presque rien. Comprenez-vous ce que nous perdons ? Nous le savons, ce n'est pas que nous ne le savons pas, mais il ne suffit pas de le savoir pour que cela se produise. C'est seulement une éducation qui rend la vie différente. Cette palpitation n'est pas un sentimentalisme, c'est « un jugement qui entraîne toute ma sensibilité » (voir *Un uomo nuovo*, op. cit., p. IX), c'est la conscience profondément émue d'un adulte face au Tu qui me donne l'être. C'est pour cela que le pape dit : « L'Église s'ouvre au monde non pour obtenir l'adhésion des hommes à une institution avec ses propres prétentions de pouvoir, mais pour les faire rentrer en eux-mêmes et ainsi les conduire à Celui dont toute personne peut dire avec Augustin : Il est plus intime à moi-même que moi-même (voir *Conf.* 3, 6, 11) » (Benoît XVI, *Discours aux catholiques engagés dans l'Église et la société*, Strasbourg, 25 septembre 2011).

En effet, pour que ma raison puisse être affective il faut qu'elle soit vraiment raison, qu'elle descende au point d'atteindre le Tu réel d'où je jaillis, pas une raison fragile. Si la raison n'atteint pas le réel, l'affection reste détachée et fluctuante ; par la faute de la division entre la raison et la réalité, une division

entre reconnaissance et affectivité est engendrée. La raison n'est pas une lucidité analytique, mais un lien avec la réalité. C'est pour cela que don Giussani dit que l'on découvre la raison vraie chez Jean et André, parce qu'ils ont été « pris ». En effet, si la raison n'atteint pas la réalité et ne nous lie pas, nous continuons à fluctuer et il n'y a pas de certitude. Comme l'a amplement illustré le Meeting de cette année. Et comme l'a très finement remarqué le professeur Eugenio Mazzarella en commentant l'intervention de Costantino Esposito à Rimini : « Nous venons au monde, nous sommes posés dans notre être, par Quelqu'un [...], qui est et demeure notre originelle "réserve" de certitude. [...] Maintenir cette certitude vivante, *la raviver* dans la vie de chaque jour et de chaque instant c'est *se reprendre* – reprendre soi-même – dans ce *lien* originel à *Quelqu'un* qui nous constitue, source véritable de la certitude » (« Caro Ferraris, perché qualcuno ci ha voluto nel mondo ? », *ilsussidiario.net*, 19 settembre 2011). Cela signifie se reprendre de l'égarément où nous glissons si souvent.

Celui qui ne fuit pas et prend conscience de lui jusqu'au fond commence à être conscient que s'il tient debout c'est parce qu'il est fait par un Autre. Sa vie commence alors à avoir un point d'appui solide, sûr, à cause de ce lien de la raison avec la réalité jusque dans son origine.

Alors on comprend la différence entre répéter : « Je-suis-toi-qui-me-fais » comme un slogan, même

vrai, et dire : « Moi » avec la conscience d'un Autre qui me fait maintenant ! Si vous ne pouvez pas dire : « Tu » avec la même émotion, avec la même palpitation que la première fois où vous vous êtes surpris amoureux face à la personne aimée, vous ne savez même pas de loin ce que don Giussani veut dire. C'est bien autre chose que des complications sentimentales ! Bien autre chose que des élucubrations ! On voit la différence à ce qui se produit chez nous. Dans le premier cas – répétant : « Je-suis-toi-qui-me-fais » comme un slogan – rien ne se produit ; si, au contraire, je dis : « Tu » avec la conscience de l'Autre qui est en train de me faire maintenant, je ne peux éviter une émotion profonde et sans fin ; je ne peux éviter de voir surgir en moi une affection envers ce Tu et, en même temps, de surprendre une gratitude infinie parce qu'il est là. Quel chemin nous reste-t-il encore à faire pour vivre la réalité avec cette intensité, comme nous le témoigne encore don Giussani !

« Quand je pose les yeux sur moi et que je m'aperçois que je ne suis pas mon propre créateur, alors moi, moi, dans l'élan conscient et plein d'affection qui jaillit de ce mot, je ne peux m'adresser à la Chose

qui me fait, à la source dont je proviens en cet instant, qu'en disant "toi". "Toi qui me fais" : c'est ce que la tradition religieuse appelle Dieu, c'est ce qui est plus que moi, plus moi-même que moi, c'est ce pour quoi je suis » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 156). C'est bien autre chose que de simples mots ! Dieu est un père pour moi parce qu'il est en train de me concevoir « maintenant ». En dehors de ce « maintenant », il n'y a rien. « Personne n'est autant père » (*ibidem*). C'est pour cela que nous chantons toujours avec profonde émotion : « Lorsque je m'aperçois que tu es là, / comme un écho j'entends à nouveau ma voix / et je renaissais comme le temps du souvenir » (A. Mascagni, « Il mio volto »).

« La conscience de soi, si elle va tout au fond de soi-même, trouve un Autre. Voici ce qu'est la prière : la conscience de soi, approfondie, qui rencontre un Autre. Ainsi, la prière est le seul geste humain qui réalise totalement la grandeur de l'homme » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 157). Quelle différence avec le piétisme et le formalisme auxquels nous réduisons habituellement la prière ! On comprend pourquoi, ensuite, nous nous lassons et la fuyons. Alors que celui qui ne fuit pas et prend conscience de lui jusqu'au fond, c'est-à-dire n'emploie pas la raison d'une manière fragile mais vraie, complète, commence à être conscient que s'il tient debout c'est parce qu'il s'appuie sur un Autre, et parce qu'il est fait par un Autre. Sa vie commence alors à avoir un point d'appui solide, ni sentimental ni fluctuant, ni dépendant des états d'âme, mais sûr, à cause de ce lien de la raison avec la réalité jusque dans son origine.

Aidons-nous à nous identifier pour ne pas réduire ces choses à quelque chose allant de soi, dès que nous les avons entendues ! « Comme ma voix qui se tait lorsque j'arrête les vibrations qui la produisent. Comme l'eau de source qui vient de la source. Comme la fleur qui dépend totalement de l'apport de ses racines » (*ibidem*, p. 157). La voix, l'eau de source, la fleur... ce sont des images que don Giussani nous donne pour nous aider à nous rendre compte de cela maintenant, pour dépasser l'évidence, le fait que cela va de soi. Pour cela, dire : « Je suis », selon la totalité de ma stature d'homme, ne peut que vouloir dire : « Je suis fait ». Et c'est de cela, ajoute don Giussani, « que dépend l'équilibre ultime de la vie » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 158).

Et à quoi voit-on que quelqu'un possède cet équilibre ? Au fait qu'« il respire largement, se sent bien et heureux quand il reconnaît qu'il est possédé ». Pour cela, « la conscience vraie de soi est bien représentée

par l'image de l'enfant dans les bras de son père et de sa mère » (*ibidem*). Nous pouvons voir que cela devient pour nous expérience au fait que, comme l'enfant, nous pouvons entrer – combien est-ce important aujourd'hui, dans le contexte d'une crise que nous vivons à tous les niveaux – dans n'importe quelle circonstance, dans n'importe quelle obscurité, avec une profonde tranquillité et une possibilité de joie. « Aucune thérapeutique ne peut prétendre à cela » (*ibidem*). Et précisément parce que cette conscience vraie de nous-mêmes ne devient pas nôtre, nous sommes obligés de nous tourner vers d'autres systèmes thérapeutiques, qui ne sont toutefois pas en mesure de parvenir à ce niveau de la question, et donc ne résolvent pas les choses, à moins de mutiler l'homme : souvent, pour enlever le malaise de certaines blessures, ils censurent l'homme dans son humanité. Belle solution !

Elle n'échappe à personne la portée de ce que nous sommes en train de dire face au défi que représentent les circonstances que nous sommes appelés à vivre. Seule une certitude enracinée de cette manière-là nous permettra de construire.

CONCLUSION

Quelle est la formule de l'itinéraire vers la signification ultime de la réalité ? Vivre le réel, nous dit franchement don Giussani. On comprend, alors, l'importance du réel pour vivre.

La seule condition pour être toujours et véritablement religieux, c'est-à-dire des hommes (non pas pieux, des hommes !), c'est de vivre toujours intensément le réel. Pour cela, celui qui vit toujours intensément le réel, même si c'est un paysan ou une femme au foyer, peut en savoir davantage sur le réel qu'un professeur, parce que la formule de l'itinéraire vers la signification ultime de la réalité est de vivre le réel sans rien exclure, sans rien renier ni oublier.

Mais attention, que veut dire vivre le réel ? Don Giussani nous réserve son dernier joyau : « En effet, il ne serait pas humain, il ne serait pas raisonnable, de considérer l'expérience en se limitant à sa surface, à la crête de ses vagues, sans descendre au plus profond de son activité ». Tel est « le positivisme qui domine la mentalité de l'homme moderne », qui « refuse la sollicitation d'une recherche de la signification, sollicitation qui nous vient du rapport originel avec les choses. [...] Le positivisme refuse l'invitation à découvrir le sens des choses, alors que cette invitation nous est lancée par la confrontation originelle et immédiate avec les choses » (*Le Sens* ➤



Bureau à New York, 1962.

» *religieux*, op. cit., pp. 160-161). Comme l'a encore dit le pape en Allemagne, avec une image lumineuse : « La raison positiviste, qui se présente de façon exclusiviste et n'est pas en mesure de percevoir quelque chose au-delà de ce qui est fonctionnel, ressemble à des édifices de béton armé sans fenêtres, où nous nous donnons le climat et la lumière tout seuls et nous ne voulons plus recevoir ces deux choses du vaste monde de Dieu » (Benoît XVI, *Discours au Parlement fédéral*, Berlin, 22 septembre 2011).

À quoi voyons-nous que nous sommes positivistes ? Au fait que nous suffoquons dans notre construction en béton armé. Don Giussani nous offre toutes les données pour que chacun puisse vérifier quelle expérience il fait. Nous pouvons donner toutes les interprétations que nous voulons, mais si nous étouffons dans les circonstances, cela veut dire que nous sommes positivistes (voilà la question !). Pour respirer, « il faut ouvrir à nouveau tout grand les fenêtres », pour « voir de nouveau l'étendue du monde, le ciel et la terre », nous dit le pape, sans refuser, ajoute don Giussani, « l'invitation à découvrir le sens des choses, alors que cette invitation nous est lancée par la confrontation originelle et immédiate avec les choses » (*Le Sens religieux*, op. cit., p. 161).

Pour cela, « plus on vit le niveau de conscience que nous avons décrit, plus on vit intensément la confrontation avec la réalité et plus on commence à connaître quelque chose du mystère » (*ibidem*).

Cela demande à chacun de nous une implication que personne ne peut nous épargner. C'est pour cela que don Giussani finit en nous rendant conscients que « ce qui occulte la dimension religieuse authentique [...] est un manque de sérieux avec le réel ; et le préjugé en est l'exemple le plus évident » – c'est-à-dire l'idéologie, cette réduction que nous vivons si souvent à cause de la situation culturelle où nous nous trouvons. « Le monde est comme un mot, un *logos* qui renvoie, appelle à autre chose, au-delà du monde, plus haut que lui ». Pour cela, l'analogie est le mot qui « résume la structure dynamique de la confrontation de l'homme avec la réalité » (*ibidem*).

Quelle aventure fascinante, mes amis ! En la parcourant jusqu'au bout, nous pourrions témoigner à tous une raison capable de renouveler le réel dans toute sa profondeur, le seul point qui permette de construire, à un moment où tout semble conspirer contre la reprise de la vie sociale. Voilà notre contribution.

HOMÉLIE DE LA MESSE JULIÁN CARRÓN

Les lectures d'aujourd'hui nous disent qu'apprendre à faire le parcours comme nous nous le sommes dit n'est pas seulement décisif pour le rapport avec la réalité en général, mais aussi avec ce réel plus réel de l'événement chrétien, qui est le Christ. C'est si vrai que nous pouvons nous trouver face à

la préférence du Mystère et ne pas nous en rendre compte.

Toute la liturgie d'aujourd'hui est pleine de cette prédilection, de cette préférence : « La vigne de Yahvé Sabaot, c'est la maison d'Israël, et l'homme de Juda, c'est son plant de choix. (Is 5, 7). À quoi voit-on cette préférence ? Parce que Dieu « la bêcha, il l'épierra, il y planta du raisin vermeil. Au milieu il bâtit une tour, il y creusa même un pressoir » (Is 5, 2). Il l'avait entourée de cette préférence unique, pas seulement à l'origine : en effet, le Seigneur a envoyé – comme le dit l'Évangile – les prophètes, et même son Fils, pour en prendre soin, mais les vigneron ne l'ont pas écouté, ils ne se sont pas rendu compte de cette préférence, de ce cadeau (voir Mt 21, 33-43). Et lorsque nous ne prenons pas conscience du don du réel, que nous recevons du Mystère, nous voyons que les désastres se multiplient. En effet, après ce refus, que se passe-t-il ? « La terre est piétinée, elle devient un désert où poussent les ronces et les épines » (voir Is 5, 5-6). La vie se réduit à cela : un désert, tout devient plat, tout devient gris à nouveau.

En les insérant dans la liturgie, l'Église actualise ces deux paraboles d'Isaïe et de l'Évangile pour nous rappeler au fait que nous, maintenant, nous sommes la vigne du Seigneur. Le Seigneur a engendré l'Église, il en a pris soin, il l'a achetée au prix du sang de son Fils. Nous pouvons dire : « Nous sommes la vigne préférée ». Dieu n'abandonne pas son peuple et continue à nous envoyer des messagers, des « témoins » – comme notre archevêque nous l'a rappelé dimanche dernier – qui prennent soin de la vigne, pour qu'elle ne devienne pas un désert. Mais bien souvent, non seulement nous refusons les prophètes, comme le peuple de l'ancienne alliance, mais nous refusons aussi le Fils. « Le Christ – nous a dit l'archevêque en citant Giovanni Battista Montini – est inconnu, oublié, absent d'une grande partie de la culture contemporaine ». De sorte que les hommes « ne parviennent plus à voir que c'est dans leur intérêt, pour leur vie quotidienne et celle de leurs proches » (A. Scola, *Homélie pour l'entrée dans le diocèse*, Milan, 25 septembre 2011).

Le pape lui-même – un autre messager – nous l'a rappelé en Allemagne : « Nous constatons une

croissante prise de distance de la vie de l'Église d'une partie notable de baptisés » (Benoît XVI, *Discours aux catholiques engagés dans l'Église et la société*, Fribourg, 25 septembre 2011). Et encore : « La vraie crise de l'Église dans le monde occidental est une crise de la foi » (Benoît XVI, *Discours au Conseil du Comité central des Catholiques allemands*, Fribourg, 24 septembre 2011). Nous voyons comment la parabole continue de se réaliser, telle quelle : nous pouvons nous aussi refuser tous les messagers, et même le Fils. La

**Quelle aventure fascinante,
mes amis !
En la parcourant
jusqu'au bout,
nous pourrions témoigner
à tous une raison capable
de renouveler le réel
dans toute sa profondeur,
le seul point qui permette
de construire, à un moment
où tout semble conspirer
contre la reprise de la vie
sociale. Voilà
notre contribution.**

conséquence, nous sommes en train de la vivre en nous et dans la vie sociale : « cet abandon massif de la pratique chrétienne » ne peut pas ne pas impliquer – disait le cardinal Scola – un « grave détrimment pour la vie personnelle et communautaire de l'Église et de la société civile » (A. Scola, *Homélie...*). Mais le Seigneur continue de nous envoyer, maintenant aussi, des messagers : du pape à notre archevêque, et tant de personnes changées au milieu de nous. À travers elles, Jésus Christ continue de nous appeler, de nous attirer à Lui pour que notre vigne ne devienne pas un désert,

mais porte des fruits. Parce que, comme le disait le pape, « le renouveau de l'Église, en dernière analyse, ne peut se réaliser qu'à travers la disponibilité à la conversion et à travers une foi renouvelée » (Benoît XVI, *Homélie à la Messe*, Fribourg, 25 septembre 2011). La conversion n'est pas autre chose que construire sur la pierre que les autres ont écartée et que nous-même écartons bien souvent ; c'est construire sur le Seigneur parce que – comme l'affirme le pape – « Il nous est proche, et son cœur s'émeut pour nous, il se penche sur nous. [...] Il attend notre "oui" et, pour ainsi dire, il le mendie » (Benoît XVI, *Homélie à la Messe*, Fribourg, 25 septembre 2011).

C'est face au Christ mendiant notre oui que se joue notre vie aujourd'hui. « Pour se communiquer aux hommes, le Christ a voulu avoir besoin des hommes » (A. Scola, *Homélie...*), nous a rappelé l'archevêque. Dieu a besoin de nous, nous avons été appelés à collaborer à sa mission, pour pouvoir témoigner que la seule pierre sur laquelle on peut vraiment construire, c'est précisément Lui. 